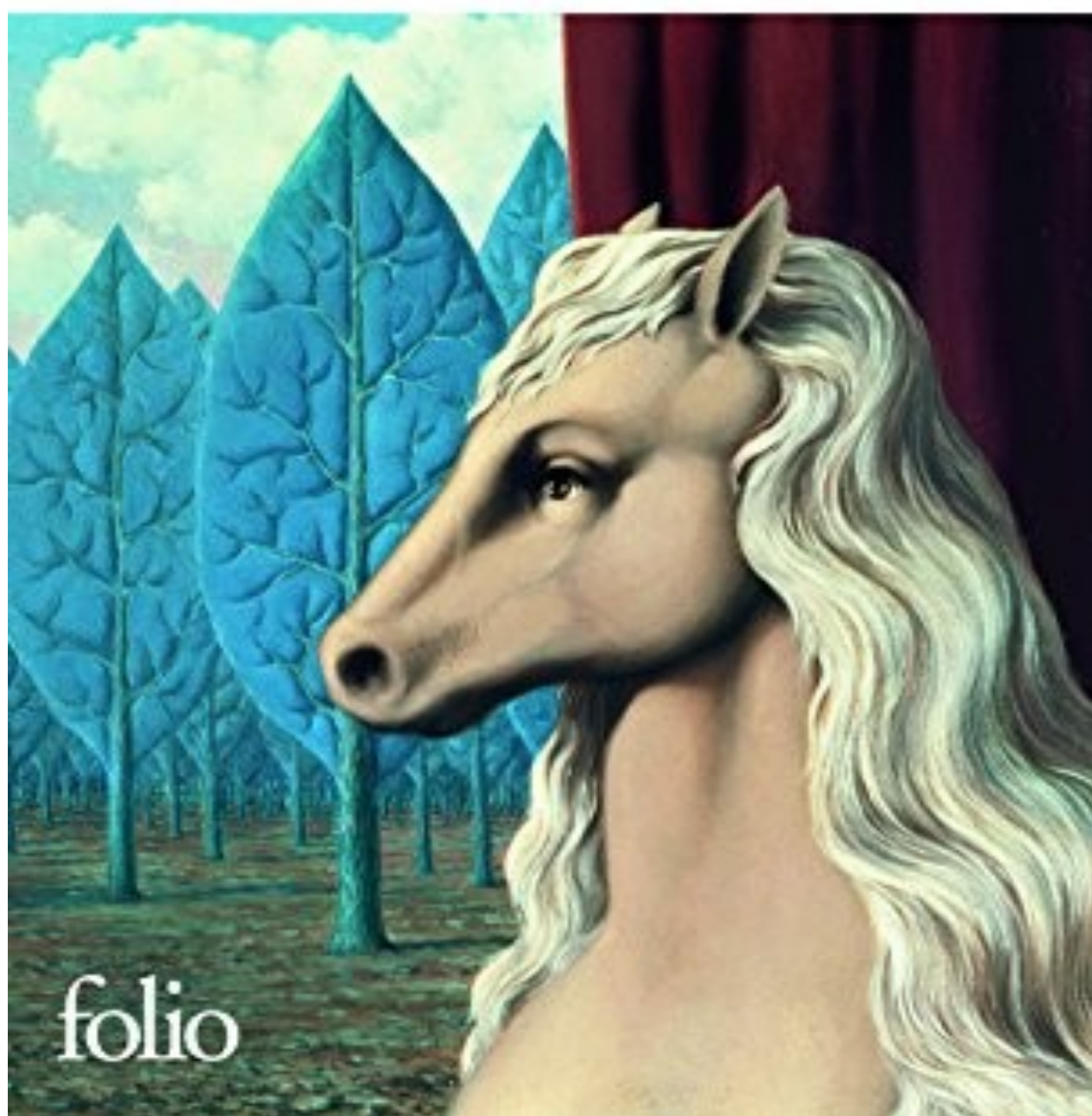


Jérôme Garcin

Galops

Perspectives cavalières, II



Cavalière par passion et Normande d'adoption, Marie Joly était sociétaire de la Comédie-Française. Née en 1761, fille d'un costumier de théâtre et d'une comédienne, elle avait grandi sur les planches, joué dès sept ans la Louison du *Malade imaginaire* et rejoint ensuite la troupe itinérante de Montansier, placée sous la protection du duc d'Harcourt, qui allait de ville en ville donner les pièces de Jean-Baptiste Poquelin. C'est d'ailleurs au cours d'une tournée qui la menait à Caen qu'elle rencontra son futur mari. Distribuée dans les emplois de soubrette — Mlle Joly n'était pas vraiment jolie, mais elle avait du piquant et de l'abattage —, elle galvanisa le pourtant sévère Rivarol : « C'est elle seule qui me fait trouver dans Molière tout ce que j'y trouve quand je le lis. » Admise à vingt ans à la Comédie-Française, elle joua la Dorine du *Tartuffe*, la Toinette du *Malade*, la Martine des *Femmes savantes*, la Nicole du *Bourgeois gentilhomme*, avant de changer de registre et de s'imposer comme tragédienne. En 1785, elle fut même applaudie à Versailles par Louis XVI, devant qui elle incarna, dit-on, une exceptionnelle Athalie. Le Roi de France s'inclinant devant la Reine de Juda : un moment d'Histoire.

Quand elle n'était pas sur scène, Marie Joly était en selle. Elle aimait autant monter que jouer. Elle demandait aux chevaux ce qu'elle attendait des alexandrins : qu'ils l'élèvent, la métamorphosent et offrent un idéal à sa vie. Chaque fois que le théâtre lui laissait un peu de répit, elle partait pour Saint-Quentin, où elle galopait des journées entières dans cette forêt accidentée et torturée où les racines géantes des arbres enserrent les blocs de grès et où, l'été, monte du lit du torrent une fraîcheur acidulée. Lorsqu'elle revenait à Paris, les joues en feu, l'amazone se transformait en mondaine. Car une fois tombé le rideau de la Comédie-Française, elle tenait un salon où se pressaient Beaumarchais, Bernardin de Saint-Pierre et André Chénier auxquels la tragédienne racontait ses

aventures équestres et décrivait la loyauté de son cheval, dont le pied était si sûr qu'il pouvait trotter droit au bord des ravins vertigineux.

Après la Révolution, elle fut courtisée sans délicatesse, et sous les yeux de son mari, par le député montagnard Fabre d'Églantine, qui se prétendait acteur (il avait joué dans *Le Misanthrope*), poète (il avait écrit un *Sonnet à la Vierge* pour les Jeux floraux de Toulouse) et dramaturge (ses pièces *Augusta* et *Le Présomptueux* furent sifflées à la Comédie-Française). Comme elle refusa ses avances, l'auteur de « Il pleut, bergère » ne tarda pas à se venger en obtenant de Danton qu'il la fît arrêter pour royalisme. Marie Joly fut incarcérée pendant cinq mois à Sainte-Pélagie, et puis à nouveau dans une autre prison. Derrière les barreaux, elle lisait passionnément Jean-Jacques Rousseau, un philosophe qu'elle adulait et sur la tombe duquel, à Ermenonville, elle avait déposé, en 1788, une couronne en bronze portant l'inscription suivante : « Aux mânes de Jean-Jacques Rousseau, par Marie Joly, épouse et mère. » Elle ne fut libérée qu'à la condition de s'engager à jouer désormais pour le Théâtre de la République, et lui seul. Elle n'eut pas le temps de tenir sa promesse : épuisée par cinq accouchements et dotée d'une santé fragile, que le cachot rendit plus précaire encore, elle mourut d'une pleurésie, qu'on appelait alors « maladie de poitrine », dans son appartement de la rue Saint-Honoré. Avec leurs cinq enfants en bas âge, Nicolas Fouquet Dulomboy accompagna alors le cercueil de sa femme en Normandie, où la Garde nationale de Potigny rendit les honneurs et où, en un mois, fut construit, au sommet de la montagne, ce tombeau massif augmenté de deux pilastres, l'un représentant Thalie en larmes et l'autre Melpomène, un livre à la main. Autrement dit, le chagrin et son expression.

Avant de disparaître à son tour, l'époux éploré de Marie Joly confia à un paysan de la commune, Adolphe Bouquerel, la charge, attestée par un bail signé le 13 juillet 1808, de garder la sépulture de sa bien-aimée et d'entretenir le petit jardin qui l'entoure. Non seulement le brave homme s'acquitta de la tâche, mais il mit aussi un point d'honneur à la transmettre à ses enfants. Il faut croire que, dans cette famille du Calvados, le scrupule est héréditaire puisqu'une descendante d'Adolphe Bouquerel, appartenant à la cinquième génération, fait toujours visiter aux rares promeneurs égarés dans la forêt la dernière demeure de l'actrice cavalière.

Mme Huguette Kermaïdic a soixante-dix-neuf ans, des cheveux courts et blancs. Elle porte des lunettes, une blouse bleue à carreaux, des godillots et des bas noirs qui montent jusqu'à ses genoux blancs. On dirait un personnage des Deschiens d'avant la télévision. Chaque matin, qu'il pleuve ou neige, elle enfourche sa bicyclette antédiluvienne et quitte sa maison de Bons-Tassilly pour se rendre au Mont-Joly. Elle longe la chapelle dédiée à Saint-Quentin, le guérisseur de la coqueluche, va s'asseoir sur un banc de pierre devant le petit portail en fer forgé dont elle conserve pieusement la clef, et vend des cartes postales jaunies qui représentent ses aïeux, figés comme des gardes suisses devant le mausolée, dont elle entonne aussitôt la devise : « D'être gardienne je suis fière ! N'est-ce pas un poste d'honneur ? Comme Joly, je désire et j'envie reposer là — pour toujours y dormir. Sur ce rocher : culte du souvenir ! » Elle n'autorise la visite du jardinet planté de lilas, de buis, de troènes et d'une poignée de fleurs artificielles qu'après avoir déclamé, en fermant les yeux et d'une voix appliquée d'écolière méritante, les vers grandiloquents gravés sur les flancs du tombeau, au bord du

précipice : « Voyageur, poursuis ta route et demande à ton cœur qu'il ne perde jamais ce qu'il aime » ; « À la mélancolie ! Elle n'est plus, cette femme adorable, favorite des ris, des grâces et des amours, Joly n'est plus, la Parque inexorable a tranché le fil de ses jours » ; « Âmes indifférentes et froides, fuyez loin de ce séjour, l'air qu'on y respire est l'élément des cœurs sensibles ».

Le plus souvent, des journées entières passent sans qu'Huguette Kermaïdic voie âme qui vive. Pour autant, elle dit qu'elle ne s'ennuie pas et qu'elle est là, même les jours d'hiver glacials, pour tenir la promesse qu'elle fit à son père de veiller sur cette jeune vie. Elle craint seulement que la fonction s'éteigne avec elle, car ses enfants n'ont guère l'intention de devenir à leur tour les sentinelles d'un fantôme de plus en plus lointain. Postée à l'entrée du sanctuaire dans la position d'une bergère, tête basse et jambes écartées, elle prend alors son tricot dont elle lève les yeux pour admirer les chevreuils qui gambadent dans les hautes herbes du champ abandonné où, il y a deux siècles, galopait le cheval équitable de Marie Joly.